Journal de la Société des Océanistes

142-143 | 2016

Du corps à l'image. La réinvention des performances culturelles en Océanie

Discussion sur « Pina'ina'i : écho de l'esprit et des corps »

Estelle Castro-Koshy, Flora Aurima-Devatine, Moana'ura Tehei'ura et Tokai Devatine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7603>

DOI : 10.4000/jso.7603

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 99-115

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Estelle Castro-Koshy, Flora Aurima-Devatine, Moana'ura Tehei'ura et Tokai Devatine, « Discussion sur « Pina'ina'i : écho de l'esprit et des corps » », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 142-143 | 2016, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7603> ; DOI : 10.4000/jso.7603

Discussion sur « *Pina'ina'i* : écho de l'esprit et des corps »

par

Estelle CASTRO-KOSHY*, Flora AURIMA-DEVATINE**, Moana'ura TEHEI'URA *et al.*

RÉSUMÉ

Depuis 2011 se déroule chaque année à Tahiti l'événement « *Pina'ina'i* : écho de l'esprit et des corps », pendant lequel des écrivains et orateurs déclament des textes interprétés par des danseurs et des musiciens. « Danse des mots et poésie des corps prennent vie sur le Paepae-a-Hiro » (Tehei'ura, 2012) lors de ce spectacle mis en scène par Moana'ura Tehei'ura et organisé par l'association Littérama'ohi. Cet article souligne l'importance et les résonances poétiques, artistiques, sociopolitiques et axiologiques de *Pina'ina'i*, dont le succès croît chaque année. Dix-neuf contributeurs, pour la plupart polynésiens, chorégraphe-metteur en scène, compositeur, auteurs-lecteurs, danseurs, spectateurs, chercheurs analysent la spécificité et l'originalité de ce « nouveau territoire d'expression » (Tokainiua Devatine) qui célèbre la littérature autochtone, met en scène « l'expression des corps propres à la Polynésie » (Viri Taimana) et où « chaque art se transforme au contact des autres » (Tehei'ura).

MOTS-CLÉS : résonance, Polynésie française, arts, littérature, rythme, danse, 'ori tahiti contemporain

ABSTRACT

Spectacular "*Pina'ina'i*: écho de l'esprit et des corps" has taken place every year in Tahiti since 2011. During this event, choreographed by Moana'ura Tehei'ura and organised by association Littérama'ohi, writers and orators perform their texts, which are also interpreted by dancers and musicians: "danced-dancing words and the poetry of bodies come to life on the Paepae-a-Hiro" (Tehei'ura 2012). This article highlights the importance of the poetic, artistic, sociopolitical, and axiological resonances of *Pina'ina'i*. Nineteen contributors, most of whom are Polynesian – among them, the choreographer-director, composer, writer-readers, dancers, spectators, and researchers – analyse the singularity of this "new territory of expression" (Tokainiua Devatine). This new expression celebrates indigenous literature, stages "bodies and movement specific to Polynesia" (Viri Taimana), and creates a space where "different arts are transformed through their contact with one another" (Tehei'ura).

KEYWORDS: resonance, French Polynesia, arts, literature, rhythm, dance, contemporary 'ori tahiti

Les auteurs¹

- Estelle CASTRO-KOSHY : chercheuse en études littéraires, culturelles et sur les performances ;
- Flora AURIMA-DEVATINE : auteure, chercheuse, lectrice, co-fondatrice de Littérama'ohi, présidente de l'association Groupe Littérama'ohi de 2002 à 2010 ;
- Moana'ura TEHEI'URA : chorégraphe, metteur en scène, concepteur de *Pina'ina'i* ;

- Tokainiua DEVATINE : spectateur, lecteur au *Pina'ina'i* 2015 ;
- Viri TAIMANA : spectateur, lecteur en 2014 et 2015 ;
- Jeff TANERII : compositeur de la musique de *Pina'ina'i* depuis 2012 ;
- Heinarii GRAND : auteure, lectrice ;
- Moeava GRAND : auteure, lectrice depuis le 1^{er} *Pina'ina'i* ;
- Odile PURUE-COLOMBANI : auteure, lectrice ;

1. Les questions et l'article ont été élaborés par Flora Aurima-Devatine et Estelle Castro-Koshy. Tous les auteurs, E. Castro-Koshy, R-J. Devatine et Karine Taimana exceptés, sont polynésiens. René-Jean Devatine et Karine Taimana vivent à Tahiti.

* James Cook University, estellecastrokoshy@gmail.com ** fdevatine@gmail.com

- Chantal T. SPITZ : auteure, lectrice, co-fondatrice de *Littérama'ohi*, présidente de l'association *Groupe Littérama'ohi* depuis 2010 ;
- Hitihiti HIRO-TEHEI'URA : danseuse depuis le 1^{er} *Pina'ina'i* ;
- Hinanui MONGARDE : danseuse à *Pina'ina'i*, auteure de « J'ai mal à ma danse » (*Pina'ina'i* 2014) ;
- Teruria TAIMANA : danseuse ;
- Ta'ero JAMET : danseur depuis le 1^{er} *Pina'ina'i* ;
- Karine TAIMANA : spectatrice ;
- Heipua AH-LO : spectatrice du *Pina'ina'i* 2014 ;
- Valéry TURA : spectatrice en 2014 et 2015 ;
- Taraua DEVATINE : lecteur de son poème au *Pina'ina'i* 2012, spectateur en 2013 et 2014 ;
- René-Jean DEVATINE : spectateur.

Préambule

Flora Aurima-Devatine : On ne sollicite pas assez la pensée des gens. Beaucoup ont une vision juste de ce qui se passe, sans étalage. Cela rend humble.

Estelle Castro-Koshy : L'entrecroisement des réflexions proposées dans cet article-discussion répond à plusieurs objectifs. Il présente des analyses sur l'événement « *Pina'ina'i* : écho de l'esprit et des corps » du point de vue des concepteurs, des contributeurs, et des spectateurs, certains eux-mêmes chercheurs, rendant ainsi compte de la « diffraction » et de la « polyphonie » « essentielle[s] des éléments constituant le spectacle » (Biet & Triau : 35). Il propose majoritairement (seize sur dix-neuf) des contributions d'autochtones polynésiens sur un événement performatif à Tahiti. L'hétérogénéité des intentionnalités et la multiplicité des points de vue qui se sont concrétisés et exprimés avant, pendant, et après les représentations soulignent aussi l'importance de *Pina'ina'i* dans la redéfinition et la promotion de la littérature et des arts performatifs en Polynésie française. Les auteurs revendiquent en outre la richesse et la diversité de la littérature contemporaine tahitienne sur lesquelles cet événement spectaculaire, fruit d'une féconde collaboration inter-arts, a mis les projecteurs (Castro, 2013 : 213). Cet article met en relief qu'histoire et mémoire se créent et se réactivent aussi, notamment, à travers les arts. Il rappelle que créativité, profondes réflexions, et pleine participation dans la sphère culturelle sont également le fait des publics, comme le suggère le néologisme de John Fiske, « *audiencing*² »,

« spectater », qui rend compte de la dimension active de la réception des œuvres.

D'où a germé l'idée de créer *Pina'ina'i* ?

Moana'ura Tehei'ura : Lors d'une réunion de l'association *Littérama'ohi* en 2010, nous cherchions des moyens pour faire la promotion de notre littérature autochtone, et en 2011, nous faisons le point sur la première lecture publique au marché de Pape'ete qui n'était pas, selon la majorité d'entre nous, une très grande réussite.

Malgré tout, je sentais une conviction commune à l'ensemble des membres de l'association et j'étais moi-même convaincu qu'il fallait que je propose la seule chose que je sache faire artistiquement : l'art de la scène. J'étais aussi convaincu que les autres membres de l'association étaient à 10 000 lieues d'imaginer ce que j'attendais de cette « Mise en scène de Lectures ». Suite à toutes les réflexions que je m'étais faites, il fallait partir d'un concept immuable et général, qui traverse le temps et les temps et qui, par définition, n'enferme ni ne cloisonne les écrits dans un écrin hermétique et inaccessible. Il me parut évident que l'idée d'« écho » était la plus appropriée : échos des écrits entre eux, échos des écrits vers les lecteurs, échos des écrits et du mouvement, échos des écrits et de la musique, échos multiples en résonnance autochtone, singulière, unique et communautaire. Echo de l'esprit et des corps. *Pina'ina'i*³ !

F. Aurima-Devatine : Lors d'un séminaire bilan des neuf années de *Littérama'ohi* en 2010, des jeunes étaient invités, dont Moana'ura Tehei'ura qui avait déclaré :

« Je me rends compte du travail important que vous avez accompli mais dont personne n'a connaissance ni conscience. Nous les jeunes, nous pouvons le faire connaître sur Facebook. »

Des interventions à la radio, des lectures publiques ont aussi été fixées : au kiosque de Vai'ete, au marché de Papeete, à la Maison de la Culture, avec des mises en scènes et expressions diverses pour la sortie du numéro 19. Par la suite, Moana'ura, chorégraphe, a présenté à *Littérama'ohi* son concept *Pina'ina'i* : *écho de l'esprit et des corps*, qu'il pouvait réaliser avec des jeunes danseurs, danseuses, musiciens, « parmi les meilleurs ». Chantal et moi ne pouvions que penser :

« Les jeunes veulent s'impliquer. Parfait ! Faisons-leur confiance ! »

2. *Passim*.

3. *Pina'i* et *pina'ina'i* : mots tahitiens qui se traduisent par « écho », « échos », « retentissement ».

La danse et la musique sont-elles complémentaires ou au service de la littérature lors de *Pina'ina'i* ?

M. Tehei'ura : Les deux à la fois.

Au *Heiva-i-Tahiti*, l'écriture est au service de la danse et de la musique traditionnelle à travers l'écriture du thème qui détermine tout le spectacle. Il me paraissait naturel d'inverser le processus et de mettre la danse et la musique au service de la littérature.

Rapidement, je me suis rendu compte que les différents arts, en créant les connexions, s'enrichissaient forcément : les mots apportent des dimensions nouvelles à une danse et une musique jusqu'alors enfermées dans des codes et une esthétique clichéiste et/ou traditionnelle (ou pseudo-traditionnelle). Il fallait, par exemple, dépouiller la danse de tout artifice en proposant des costumes les plus minimalistes possibles pour que le corps devienne support du mot. Concernant la musique, auprès des compositeurs, j'ai émis le souhait de déstructuration de la mesure musicale en proposant de travailler avec une équipe réduite de musiciens afin que la musique n'envahisse pas l'espace du mot dans son évolution scénique. Par ailleurs, pour donner un nouveau souffle à cette musique créée à partir d'instruments polynésiens et issus de notre environnement, je donnais des amorces de morceaux de musique contemporaine expérimentale que j'appréciais déjà (John Cage par exemple). Il fallait libérer le mot des livres et il fallait aussi libérer la danse et la musique de leurs écrans respectifs.

F. Aurima-Devatine : Le Tahitien dit *e pehe te reo ma'ohi*, la langue autochtone est une musique, un chant, un poème. Ces arts liés par les sonorités se basent sur le rythme puisé dans le corps qui bouge, danse, et qui donne le rythme du dit, du poème. Tout est lié.

Tokai Devatine : La danse et la musique sont complémentaires de la littérature. La musique sert de support à la danse. La danse apporte au texte une amplitude par l'intrusion du chorégraphe dans l'œuvre de l'auteur. La musique soutient le rythme de l'énonciation des textes. En réalité, la musique unit la littérature et la danse. Il y a une double, parfois une triple narration à l'œuvre dans *Pina'ina'i* – le triptyque littérature, danse-musique et musique seule.

Heipua Ah-Lo : Cela forme un tout. On a un texte d'un côté, une musique, une danse de l'autre. Quand on les met ensemble, cela crée une synergie, accroît la portée des trois éléments.

Karine Taimana : La danse et la musique sont complémentaires de la littérature, chaque art magnifie l'autre, ce qui rend l'événement très contemporain (j'y ajouterai volontiers des projections photos et vidéos). Ce triptyque me renvoie à l'équilibre parfait qu'est une famille :

PHOTO 1. – Revues *Littérarama'ohi* (© Littérarama'ohi)

mère/père/enfant, qui crée l'essence même d'une identité oralisée, récitée, chuchotée, créée et décrite, pour en exprimer avec ou sans mots tous ses mots et ses maux !

Comment s'effectue la collaboration entre les membres de *Littérarama'ohi*, les écrivains, le chorégraphe, les danseurs et les musiciens ?

M. Tehei'ura : En tant que metteur en scène et chorégraphe, je suis le seul qui puisse tisser les liens avec tout le monde. Par exemple, lorsque l'auteur nous fournit un écrit, il prend acte d'abandonner son propre écrit dans les mains d'une autre personne. *Pina'ina'i* engage l'auteur dans une œuvre collective et communautaire. Au contact de la danse, de la musique et de la lecture, ainsi qu'au contact d'autres écrits, les mots se transforment et prennent une autre dimension. Au sein de *Pina'ina'i*, il y a une certaine alchimie complexe qui se crée dans laquelle chaque art, en définitive, se transforme, s'adapte, s'harmonise au contact des autres. Au service d'une résonnance communautaire.

F. Aurima-Devatine : Tout se fait dans l'entente, en vue d'un même objectif : la mise en valeur, la promotion de ce qui s'écrit en Polynésie, chacun respectant le travail de l'autre.

Jeff Tanerii : Ça marche plutôt bien. Après, il y a l'interprétation du texte par rapport à l'auteur. L'auteur est-il content de l'interprétation de son texte par la danse ? Par le chorégraphe ? Le texte, c'est la base, d'où tout découle, c'est le guide. La star du spectacle *Pina'ina'i*, c'est le texte.

En 2014, mes parents, venus voir *Pina'ina'i* pour la première fois, ont été agréablement surpris : « Eeh ! C'est vraiment bien ! ». La danse, la musique supportent bien le texte. On peut

dire maintenant : « Eeh ! Il y a de la littérature chez nous ! ». *Pina'ina'i* permet de dire des choses qui sont écrites chez nous, qui parlent de nous, qui nous parlent.

Tokai Devatine : La collaboration porte en elle quelque chose de profondément polynésien par le fait que l'utile se conçoit aussi de manière esthétique. Ainsi, est à l'œuvre dans *Pina'ina'i* un lien fort entre fonction et esthétisme.

Comment s'effectue le travail sur les textes, par les corps ?

M. Tehei'ura : Les corps ne doivent pas s'imposer, ils doivent se laisser guider par les textes. Jusque-là, il n'y a aucune différence avec le *Heiva*.

Néanmoins, les corps doivent faire vibrer le mot. Le faire danser. Il fallait faire appel à des danseurs et danseuses expérimentés avec des bases classiques solides, capables d'appréhender la complexité du mot dans son mouvement en sollicitant des appuis techniques de mouvement inhabituels et qui exigent une expressivité, une coordination et une technique que l'on ne soupçonne même pas. Par la force des choses et grâce aux textes qui nous sont proposés, on a fini par créer la notion de 'ori tahiti [danse tahitienne] contemporain car la danse traditionnelle et ses cloisonnements devenaient insuffisants pour faire danser les mots.

Y a-t-il des réactions du public qui vous ont surpris(e) ? Satisfait(e) ?

M. Tehei'ura : Le premier public est les participants à *Pina'ina'i*. Les lecteurs et les auteurs, ou les auteurs-lecteurs, sont parfois très surpris par l'évolution de leurs textes. Certains pensent que je n'ai pas compris leurs textes. En réalité, je n'ai pas compris comme eux. Je conçois qu'il est difficile d'admettre ou de reconnaître une autre approche de compréhension d'un texte mais je suis convaincu que c'est ce qui donne de la vie aux textes. Il peut être parfois surprenant de constater que dans le public spectateur, chacun a fait un cheminement intellectuel d'un même texte. C'est ce que je trouve beau finalement : les gens s'interrogent, échangent avec eux-mêmes ou avec d'autres personnes.

À dire vrai, il y aura des lectures mais aussi de belles danses et une belle musique. Il fallait être malin avec le public pour l'attirer car, pour beaucoup, les lectures publiques peuvent apparaître inintéressantes voire ennuyeuses. En 2011, nous avions une petite centaine de personnes présentes, 150 en 2012, 300 en 2013 et 600 personnes en 2014 (première année où *Pina'ina'i* se produit

PHOTO 2. – Affiche *Pina'ina'i* 3.13 (© Moana'ura Tehei'ura/Littérama'ohi)

hors salon du livre), 700 en 2015 (hors salon du livre) ce qui montre bien le succès de l'événement. Depuis 2013, je suis très content d'entendre dans le public dire qu'ils ont aimé tel ou tel texte ou alors retenir des citations de ce qu'ils ont vu ou entendu. Les textes ont su s'imposer dans le regard et l'oreille des spectateurs. Un écho difficile à atteindre mais j'y croyais fortement.

Nous restons néanmoins dans une société très puritaine qui a du mal à avancer avec certaines notions. Certaines personnes m'ont dit, par exemple, avoir été dérangées par la mise en scène du suicide lors de la première représentation de *Pina'ina'i* en 2011. L'auteure elle-même [Gobrait, 2012 : 50] était dérangée par la mise en scène du texte qu'elle avait écrit. Finalement cela déclenche des remises en question chez l'individu. Chacun est renvoyé à la question de tolérance individuelle ou communautaire. L'art prend ainsi toute son envergure : il devient thérapie pour panser les plaies individuelles et les plaies communautaires. D'une société en maux.

Aujourd'hui, nos partenaires qui n'y croyaient qu'à moitié lors de notre premier *Pina'ina'i* comme Te Fare Tauhiti Nui et TNTV, sont entièrement satisfaits de l'évolution de l'événement. Les portes nous sont grandement ouvertes. On nous a même donné les clés des portes. Il faut ajouter que *Pina'ina'i* est un événement gratuit et malheureusement on a tendance à croire qu'un événement gratuit est de très mauvaise qualité. Nous avons su prouver le contraire et garder la

PHOTO 3. – *Pina'ina'i* 4.14 Scène finale (© Matareva/Littérama'ohi)

gratuité de l'événement afin de pouvoir donner libre accès à n'importe qui sans que la question financière ne se pose.

F. Aurima-Devatine : Le public a été extrêmement et savoureusement surpris par la nouveauté du spectacle, lecture dansée, musiquée, épurée, simple. D'année en année, un public enthousiaste, plus nombreux, suit *Pina'ina'i*, certaines personnes l'inscrivant dans leur programme annuel.

Viri Taimana : Avec « Odieuse autochtonie » de Mareva Leu en 2014⁴, le contenu incisif du texte avait plongé le public dans un effroi à chaque mot ou phrase dont la portée l'avait ramené à un temps où la parole était confisquée. La conseillère du ministre de la culture m'interpella à la sortie de *Pina'ina'i*, dans le parking, pour me faire part de sa réaction sur le texte qu'elle venait d'entendre et qu'elle jugeait atroce mais interprété avec tellement de sincérité qu'elle était persuadée que le texte était le mien. Il est vrai que la dernière partie du texte faisait le constat, avec ironie, d'une situation politique. Les mots ont des portées bien distinctes suivant ceux qui les reçoivent et dans cette délicate opération, il faut faire preuve d'une performance technique pour que le contenu soit finalement surpassé par l'interprétation.

Odile Purue-Colombani : Il y a des intéressés avec leurs encouragements ; des sceptiques avec leur indifférence ; des idiots avec leur ignorance. J'analyse cela comme un manque de considéra-

tion envers des auteurs autochtones. En général, je rencontre un public adhérent, heureusement.

Moeava Grand : Oui, les réactions du public sont parfois surprenantes. Pendant le spectacle, ils n'applaudissent pas forcément aux moments où nous nous y attendons. Après le spectacle, nous recevons toutes sortes de commentaires de la part des spectateurs.

Heinarii Grand : La réponse du public me surprend chaque année. Dans notre pays, face à des démarches inclassables et libres, vraiment libres, de ce genre, c'est la réticence qui est attendue. Et c'est pourtant l'engouement qui a éclos et qui domine. Chaque *Pina'ina'i* qui provoque ça est à marquer d'une pierre blanche. Il s'agit d'une victoire en soi.

Tokai Devatine : Je n'ai pas perçu de dissonances de la part du public, c'est aussi la force de cet événement qui rencontre l'adhésion d'un public de plus en plus nombreux. *Pina'ina'i* unit des personnes qui soutiennent la cause d'une expression écrite polynésienne, d'une danse, d'une musique loin des malentendus, des préjugés. *Pina'ina'i* ouvre les spectateurs sur des réflexions qui, sans cette manifestation, resteraient inconnues. *Pina'ina'i* fait évoluer les mentalités. Ainsi les textes les plus engagés politiquement, mais au-dessus des querelles partisans des formations politiques trouvent un certain succès auprès des spectateurs présents. Il est très vraisemblable que tout le monde ne partage pas les mêmes points

4. 45:11-48:55 : <https://www.youtube.com/watch?v=bqIpTUZAZPs>

de vue, mais *Pina'ina'i* fait évoluer les points de vue sur les sujets abordés.

Cela m'a surpris d'apprendre que *Pina'ina'i* est entré dans le calendrier officiel des événements du pays ! Sans qu'aucune démarche dans ce sens n'ait été menée ! C'est une belle reconnaissance ! Toutefois, la 4^e édition n'a pas été rediffusée télévisuellement comme cela a été le cas lors des années précédentes. Est-ce lié au fait que des textes engagés de jeunes auteurs polynésiens aient été lus publiquement ?

Valéry Tura : Tout le monde était attentif, même sous la pluie ! Tout le monde était dans l'émerveillement !

Quels sont les enjeux lors des répétitions ?

M. Tehei'ura : Prendre conscience de ce pourquoi on est là. Nous ne sommes pas là pour briller sous les projecteurs. Nous sommes TOUS là pour faire briller une lampe, pour protéger sa flamme. Il faut souvent que je me batte contre l'individualisme. Le mien et celui des autres.

Redonner sens au Paepae-a-Hiro⁵ est tout aussi important. Tas de pierres avec du sable et deux *tumu ra'au* [arbres] dessus. Ok. Mais sous le sable, il y a notre histoire. Commune. Cette prise de conscience est importante lors des répétitions.

Il faudrait donc écouter les autres et s'écouter soi-même. Apprivoiser les mots et l'espace du *paepae*. Nous ne sommes pas là pour construire un autre *paepae* ou pour lui mettre des parpaings. Nous y sommes pour consolider ses fondations, le nourrir, arroser les arbres qui s'y trouvent, de nos savoirs et savoir-faire. Pour le faire, il est important de fouler l'espace de ses propres pieds, de faire trébucher le mot et les textes pour qu'ils se relèvent et finissent par danser.

F. Aurima-Devatine : Il y a un bel échange entre lecteurs ; on se connaît mieux. Moana'ura voudrait que les textes soient appris par cœur. Pour Chantal et moi, cela doit rester « une lecture » parce que nous ne pouvons ni ne voulons apprendre par cœur (*rires*). Chez quelques lecteurs plus très jeunes comme nous qui avions l'habitude de diriger, de donner notre avis, il a bien fallu accepter que l'on nous dirige, que l'on nous impose des déplacements, une façon de poser la voix. Finalement, nous avons trouvé notre place (*rires*). Une belle leçon d'humilité. Pour les costumes, la première année, Moana'ura a laissé faire. L'année d'après, il a demandé : « Quelles sont tes couleurs ? » Et il harmonisait l'ensemble.

La troisième année, ce fut : « Tu porteras telle couleur ! » « Ah ! Bien. » (*rires*).

Comment les costumes sont-ils élaborés ou choisis ?

M. Tehei'ura : Pour les danseurs et les danseuses, le costume est dans son aspect le plus minimaliste : *pareu* blanc. Le plus contemporain finalement. Les hommes sont vêtus d'un pagne appelé *maro* qu'ils attachent à l'ancienne (sans velcro comme on l'observe dans le *Heiva* d'aujourd'hui). Il y a dans cette attache quelque chose de noble, de simple, de respectueux. Le fait d'attacher son *maro* de manière traditionnelle nous plonge dans un processus conscient de l'exécution. Je n'enfile pas juste mon costume avec des velcro et je vais sur scène. Le geste (pour l'attache) doit être juste et précis afin que le danseur ne le perde pas sur scène. Le danseur est mis donc en condition de justesse pour exprimer sa danse pour qu'elle ne soit pas cacophonique avec le mot.

Au tout premier *Pina'ina'i*, aucun costume n'était imposé aux lecteurs car je pensais qu'il ne fallait pas brusquer les consciences. Au fil des années, j'ai intégré les costumes chez les lecteurs afin qu'ils soient encore plus conscients de leur rôle de lecteur. Parallèlement, je devenais plus exigeant avec les lecteurs. Je devrais même dire que nous sommes arrivés à un rôle d'acteur pour certains puisque nous travaillons la gestuelle, la diction, le volume, le débit, la tonalité et le regard. Et les textes sont appris par cœur. Aujourd'hui les lecteurs attendent impatiemment le costume que je vais leur donner. Pour moi, il s'agit aussi d'un moyen visuel pour accentuer le point d'ancrage du regard-spectateur vers le lecteur. Vers le mot. Etant donné que nous avons toujours le risque que le mouvement dansé vienne parasiter le verbe par une gestuelle présente.

Les danseurs, les danseuses et le mouvement sont vêtus de blanc tandis que les seuls éléments de couleurs sont les lecteurs et le mot.

En quoi *Pina'ina'i* se distingue ou/et se rapproche du *Heiva* ?

M. Tehei'ura : *Pina'ina'i* se distingue du *Heiva* par sa liberté.

Il peut être paradoxal de concevoir que l'on se sent plus libre sur un espace de 300 m² que sur un espace de 900 m². *Pina'ina'i* permet une

5. Paepae-a-Hiro est le nom donné à une plateforme surélevée en pierres sèches et recouverte de sable blanc, après la mort du poète tahitien Henri Hiro – en hommage à celui-ci – qui l'avait édifée dans la cour intérieure de la maison de la Culture. Elle est devenue la place des discours officiels en extérieur sur la culture, des colloques et tables rondes pendant le salon du livre, et la scène des soirées de lectures « *Pina'ina'i* : écho de l'esprit et des corps ».

PHOTO 4. – *Pina'ina'i* 5.15 Navigations - Karine Taerea, Steeve Reea (© Florent Collet, *La Dépêche de Tahiti*)

libération des sentiments, de l'expression du corps... Liberté des mots qui parlent aussi bien des paripari [poème d'éloge] d'autrefois, des engagements d'aujourd'hui que des inquiétudes de demain.

Les mots autochtones se libèrent des images cli-chéistes qui les condamnaient à une écriture de légende et de mythe. Ils se libèrent aussi du complexe de la langue, des langues, des cultures. Du complexe tout court. Les langues s'entremêlent sans se heurter. Avec impertinence parfois.

Le Paepae-a-Hiro n'a pas de limites ni de barrières. L'espace infini qu'il propose nous pousse à l'exploration de notre propre histoire. De nous-mêmes. Il nous autorise les fausses notes et les dissonances volontaires sans que nous ne courions après le temps. Car, finalement, *Pina'ina'i* suspend le temps et nous invite à nous asseoir à son embouchure.

À l'inverse, le *Heiva* court après le temps sans jamais le rattraper. A l'image de la société d'aujourd'hui.

F. Aurima-Devatine : Le *Heiva*, c'est le grand festival de chants et danses traditionnels, Place To'ata, avec des milliers de spectateurs, et plusieurs soirées de concours, dont un de costumes, en more (fibre végétale), en végétaux, avec des coiffes, décorations de nacre, colliers de fleurs, graines variées, le tout très élaboré. Les chefs de groupes sollicitent les auteurs pour écrire les thèmes, les textes de leurs spectacles. À *Pina'ina'i*,

des auteurs interprètent les textes qu'ils ont écrits et que la danse et la musique mettent en exergue.

J. Tanerii : Il y a beaucoup de choses que l'on fait à *Pina'ina'i*, et qu'on ne fait jamais au *Heiva*. Le *Heiva*, c'est un concours, avec un cadre. C'est limité. *Pina'ina'i*, c'est souple, ce n'est pas figé. La seule limite, c'est que la musique créée à partir des textes, exprime l'essence, l'identité, et que tout garde une base traditionnelle autour de laquelle on crée, on ajoute des sonorités qui ne sont pas de chez nous. Mais on doit reconnaître notre identité dans tous les morceaux.

Tokai Devatine : Le petit film vidéo que j'avais fait en 2006 et présenté en 2007 au musée du quai Branly sur la littérature et la danse préjugait de l'apparition d'approches renouvelées de la danse grâce aux auteurs de littérature. Dans ce film de recherche, Moana'ura Tehei'ura, alors chorégraphe de la troupe O Tahiti E, était notamment à l'œuvre avec Patrick Amaru, l'auteur des textes, ainsi que Tautu Chan et Tenania Temataua, compositeurs et musiciens dans la création du spectacle « *Marai*, la nuit du long sommeil ». Cette collaboration entre textes, musiques et danses, que j'ai perçue au *Heiva* en 2006, avait commencé peu avant les années 2000. Néanmoins, cette amorce d'évolution ne s'est pas développée dans les *Heiva* de manière aussi directe que dans *Pina'ina'i* depuis 5 ans. *Pina'ina'i* amène un vent de nouveauté, qui met en avant une créativité nouvelle, dense, riche par la forme et dans le contenu.

PHOTO 5. – *Pina'ina'i* 4.14 Autochtonie - Heinarii Grand, Viri Taimana, Nailea Foissac (© Matareva/Littérama'ohi)

Taraua Devatine : Pour moi, *Pina'ina'i* n'a rien à voir avec le *Heiva*, mais tous les deux sont sur le thème de la culture.

V. Tura : Les textes sont plus profonds et plus provocateurs à *Pina'ina'i*. Au *Heiva*, il y a des thèmes traditionnels, des récits mythiques ; il y a l'effet spectaculaire par le nombre important des danseurs. À *Pina'ina'i*, une seule personne, par son jeu, est plus puissante qu'un effet de groupe ; il y a une profondeur dans les textes que l'on ne trouve pas au *Heiva*. *Pina'ina'i*, c'est un mono spectacle comparé à un grand spectacle.

René-Jean Devatine : Ce sont les districts et les îles qui participent au *Heiva*. Si le *Heiva* tire sa force de la masse, *Pina'ina'i* puise sa ressource dans la formation intellectuelle de ses participants dont beaucoup ont fréquenté l'Université. Certes, *Heiva* et *Pina'ina'i* partagent textes, danse et musique, mais on ne peut les confondre. *Pina'ina'i*, c'est un mélange de textes qui s'appuient les uns sur les autres pour rendre la population plus concernée, plus participative, et pour porter la culture le plus loin possible.

***Pina'ina'i* se fait-il transmetteur de valeurs ?
Si oui, quelles sont-elles ?**

M. Tehei'ura : *Pina'ina'i* et *Littérama'ohi* n'ont pas la prétention de vouloir transmettre des valeurs. Ils ont juste la prétention de vouloir nous

dire, nous raconter, nous être. Au passé, au présent et au futur. Au conditionnel parfois. Sans impératif. Sans prétendre être plus que parfait.

La diversité de lecteurs et d'auteurs nous montre bien la diversité de notre communauté dans ses rondeurs et ses formes fines, dans sa jeunesse et dans sa sagesse. Le public qui vient est là pour se retrouver dans ces ressemblances et ces différences, pour se reconnaître et se connaître.

F. Aurima-Devatine : Des questionnements naissent sur la culture, l'identité. Puis naît un sentiment de fierté à se découvrir d'une terre avec une littérature. Se retrouver soi-même : telle est l'expérience intime vécue par tous dans l'écho des textes. Grâce aux mots, une plus belle conscience de soi, de la culture, de la littérature, de la poésie naît, se développe. C'est très important.

J. Tanerii : Cette année, il est particulièrement question de transmission. Les autres années, il y avait des textes sur les essais nucléaires, où on est fâché, pas content (*rires*), sur le mariage pour tous, sur l'inceste, le viol, la guerre 14-18, les problèmes de société. À *Pina'ina'i*, on ne parle pas que de *marae*, de montagnes, on ne fait pas de légendes. On parle de choses réelles qui se passent maintenant.

V. Taimana : *Pina'ina'i* à travers la mise en situation de personnages et d'histoires amène à prendre conscience de la liberté d'expression décomplexée. *Pina'ina'i* nous donne à vivre des moments où sont tissées la compassion, la tolé-

rance, l'égalité et la revendication d'être des libres penseurs au service d'une culture bien vivante.

O. Purue-Colombani : OUI. La liberté d'expression. L'estime de soi : être capable de parler sa langue. L'assurance et l'engagement : assumer une mission. Témoigner. Le respect et la reconnaissance : abattre les préjugés. Accorder à la langue sa légitimité.

M. Grand : Oui, *Pina'ina'i* transmet des valeurs. Celles véhiculées dans les textes que nous lisons, et celles qui animent et rassemblent les membres de l'association. La liberté d'expression, la solidarité autochtone, la défense et la promotion de notre culture, de nos langues, le respect de la diversité, des personnalités, sensibilités de chacun, le devoir de mémoire...

H. Grand : Il faudrait demander au public jusqu'à quel point il se sent impacté. Après le spectacle, beaucoup de gens éprouvent de la motivation pour publier, comme si *Pina'ina'i* communiquait cette impulsion de sortir du mutisme. De l'intérieur, cette expérience est extrêmement riche, elle pousse à l'humilité, au partage. Elle invoque des certitudes en soi, profondes, et les phases de doutes qu'elle provoque enseignent elles aussi. *Pina'ina'i* continuera, je l'espère, à transmettre ces valeurs qui cultivent le meilleur de notre autochtonie.

Tokai Devatine : Les valeurs transmises par *Pina'ina'i* sont celles de notre temps : la reconnaissance d'une conscience polynésienne et d'une expression autochtone, l'indépendance d'esprit (textes, chorégraphies, morceaux de musique) et d'actions (organisation et implication bénévole de la manifestation), l'ouverture d'esprit (d'une association libre de personnes au-delà de clivages sociaux, culturels, politiques, économiques), la tolérance à travers la reconnaissance mutuelle de cultures, d'influences diverses, le partage à travers la multitude d'œuvres présentées au public, et la gratuité des spectacles au public, le dialogue intergénérationnel, intragénérationnel, le respect des anciens, de nos origines, de nos terres et de nous-mêmes.

Tarua Devatine : L'ensemble de textes qui ne vont pas dans le même sens permet à chacun de forger, d'inventer une conscience collective.

K. Taimana : OUI. La fierté d'une identité, la richesse d'une culture, la famille, l'amour, l'humilité, le travail, la compassion, la combativité, la créativité.

V. Tura : Oui, les valeurs de l'identité, de la famille, des coutumes. *Pina'ina'i* agit contre la perte de son identité, de ses valeurs. Celle [Heinarii Grand] qui est montée sur la table pour dire sa tirade m'a ébloui⁶ ! La petite fille [Nailea Foissac] avec sa grand-mère [Odile Purue-Colombani] ! Avec *Pina'ina'i*, je suis dans la polyculture, avec une variété de textes.

Quels sont les enjeux de *Pina'ina'i* ?

J. Tanerii : J'aime bien *Pina'ina'i*. C'est une façon de parler de nous entre nous, de parler de ce qui se passe chez nous. *Pina'ina'i* donne la possibilité à ceux qui écrivent de pouvoir dire ce qu'ils ont à dire, sans que ça frustre. Et ça passe mieux ! *Pina'ina'i*, c'est un bon concept, c'est l'opportunité de travailler sur des textes écrits par des auteurs qui ont des choses intéressantes à dire.

Ta'ero Jamet : *Pina'ina'i* fait naître la réflexion... sur notre identité, nos racines, notre vie tout simplement. Chacun mériterait de vivre cela.

Teruria Taimana : *Pina'ina'i* doit être un rendez-vous incontournable pour les amoureux, les défenseurs de nos langues, pour ceux qui aiment les mots, pour ceux qui se laissent toucher par eux, pour nous. *Pina'ina'i* ramène à qui nous sommes, vers les racines de ce *tumu'ora* [banyan] qui surplombe le Paepae-a-Hiro, ce *tumu* qui est acteur autant que nous sommes danseurs.

Pina'ina'i est, par-delà sa beauté et le divertissement qu'elle peut engendrer, un rappel à l'ordre à nous autochtones du XXI^e siècle.

Hinanui Mongarde : *Pina'ina'i*, c'est la non-réduction du devoir-être à l'être. C'est une tribune où la liberté est vécue-évacuée, constatée-contestée, habitée-habillée par tous les moyens dont nous disposons. *Pina'ina'i*, c'est la volonté de transporter, de transcender, de transcrire, de transmettre.

Un peu comme le kaléidoscope de nos émotions. Avec les mêmes ingrédients, composants, on arrive à faire, refaire, défaire, parfaire multiples compositions, à changer les couleurs de nos sentiments.

Des mots pour des maux. Des mots qui soignent les bleus de nos âmes.

La danse comme support de l'écriture. L'écriture comme support de notre existence.

Hitihi Hiro-Tehe'i'ura : Je pense que l'enjeu réside essentiellement dans la découverte ou la redécouverte de notre patrimoine littéraire. Le Polynésien doit d'abord savoir que, contrairement à ce qui est traditionnellement véhiculé, l'écriture est accessible à tous, même à lui et surtout à lui.

L'écriture est certainement la meilleure façon de traduire la pensée de l'Homme, pour partager ses idées, ses émotions, sa vision du monde. Nous avons la liberté de le faire, pourquoi s'en priver ?

V. Taimana : *Pina'ina'i* est un espace expérimental qui mêle littérature, danse, musique et théâtre. Chacun, à son niveau, contribue à faire exister *Pina'ina'i* avec beaucoup d'implication et d'effort. Les thématiques abordées à travers *Pina'ina'i* sont de l'ordre du social, de la politique et de la culture... Chaque auteur met les mots pour définir ou redéfinir les non-dits, dédrama-

tiser le regard que nous portons sur nous-mêmes, tout en évoquant nos relations individuelles à notre environnement et nos relations collectives en tant que société héritière d'une culture spécifique augmentée par des apports extérieurs, en quelque sorte multiculturelle. Mais aussi être les porteurs des messages d'espoir pour une société en accord avec elle-même.

La lecture de textes en langues vernaculaires amène une redécouverte des mots qui selon les tournures fascinent et dérangent à la fois car on se rend bien compte de l'hégémonie de la langue française sur nos langues. *Pina'ina'i* est l'occasion pour les spectateurs de se reconnecter avec la richesse linguistique autochtone et si ces moments sont propices au début d'un apaisement identitaire pour une revendication existentielle, alors, c'est une aventure qui mérite notre investissement et implication.

O. Purue-Colombani : Gagner en notoriété et garder son âme authentique de *Aito* [héros] conçu par un Polynésien pour les Polynésiens.

Pina'ina'i ? Un pur jus ma'ohi intellectuel qui diffuse gratuitement et publiquement la lecture animée.

M. Grand : Attirer toujours plus de monde pour promouvoir la littérature autochtone, continuer de surprendre chaque année, donner envie de lire et d'écrire à de plus en plus d'autochtones pour que notre littérature se développe encore et encore.

H. Grand : Chaque année la teneur des textes change et *Pina'ina'i* change lui aussi, difficile de trouver ou d'anticiper une autre permanence dans ce spectacle, que l'expression qu'il permet et la sincérité qu'il concentre. *Pina'ina'i* crée cette phase entre les auteurs, les danseurs et les spectateurs ; une communication qui est un enjeu à elle seule. Une communication trop rare et formidablement libre. Des espaces-temps de cette qualité-là doivent exister.

Tokai Devatine : L'enjeu, c'est d'entreprendre des interprétations riches, sensibles, contemporaines, constructives, pacifistes de pensées d'aujourd'hui ! Il est sain d'exprimer ce qui pèse dans les consciences souvent muettes ou inaudibles, de les déclamer, de les publier. Cela permet de traverser les problèmes, d'aller au-delà. Cela fait avancer la société.

Taraua Devatine : L'écrit et la parole. Que chacun puisse déposer ce qu'il porte en soi, - ce qui le bloque - et continue sa route.

K. Taimana : Donner l'envie d'exprimer son identité par le biais, entre autre, de l'écriture et de l'oralité mais aussi devenir curieux de mieux connaître l'histoire de son « fenua » [terre, pays] pour mieux vivre en harmonie avec soi-même et faire que la mémoire culturelle survive.

À Jeff Tanerii

Quelle a été votre réaction lorsque l'on vous a proposé de participer à Pina'ina'i ?

J'étais très emballé, car je revenais d'Australie où j'ai composé de la musique pour de petits films faits par des Aborigènes à Tennant Creek, des Aborigènes qui parlent le warrumungu. J'ai pensé : « Si j'ai bossé pour des films là-bas, pour quoi je ne le ferai pas chez nous ? ».

Qu'est-ce qui vous inspire pour la composition musicale de Pina'ina'i ?

La composition musicale change chaque année. À ma première participation, la deuxième année de *Pina'ina'i*, il y avait beaucoup de textes. Cette année [2015], Moana'ura a beaucoup travaillé la partie spectacle. L'idée générale du spectacle, le mélange des idées m'inspirent. Le texte « Au Pari » [Vaitiare, 1980 : 150-151], un *fāatani* [poème de célébration] du lieu Te Pari (la falaise), m'a inspiré⁷.

Comment concevez-vous la musique pour l'événement ?

Une phrase, l'atmosphère du texte, m'inspirent. C'est toujours à partir du texte. Il y a des textes où c'est le *tariparau* (le tambour) qui va s'imposer, pour d'autres, il faut composer. Il y a quelques années, le texte que Mareva Leu [une auteure, lectrice] dit devant le miroir, m'avait donné l'idée de composer une musique avec des baguettes frappées sur des bols pour produire des sons glacés, de verre. Ce morceau a servi de générique pendant un an à l'émission « *A fāati'a mai* » [Raconte-moi] de John Mairai. Cette année, le texte sur la femme [Aurima-Devatine, 2015 : 42], rythmé par une énumération de verbes, m'a inspiré.

Pourquoi avez-vous décidé de composer et de continuer à composer pour Pina'ina'i ?

Chaque année, *Pina'ina'i* est un challenge. Ça me sort du contexte du *Heiva*, plus traditionnel. *Pina'ina'i*, c'est plus ouvert, tout en restant traditionnel. On expérimente.

Y a-t-il des difficultés, des défis, des découvertes, des plaisirs particuliers liés à l'élaboration de Pina'ina'i ?

Tous les ans, c'est un défi. Je ne sais jamais ce qui m'attend. Ce n'est jamais la même chose. J'aime ce côté non figé.

7. Te Pari se trouve à Tautira, au Fenua 'Aihere.

PHOTO 6. – *Pina'ina'i* 5.15 Enterrement de la mémoire (© Florent Collet, *La Dépêche de Tahiti*)

Aux danseurs :

Pourquoi avez-vous décidé de danser et souhaitez-vous danser à nouveau pour Pina'ina'i ?

T. Jamet : Une aventure que je suis et vis depuis sa naissance... mise au monde par un ami, un génie en qui j'ai une confiance aveugle et suivrai les yeux fermés... une vie qui promet... une vie qui encourage... une vie sans tabous... notre vie désormais.

T. Taimana : Danser à *Pina'ina'i* est un honneur. Danser avec mes amis, les meilleurs pour moi, encadrée par Moana'ura, un chorégraphe d'un talent indéniable, afin de mettre en avant notre langue, notre terre, nos messages est une chance. Montrer à tous que notre danse sert le mot. Je danse pour *Pina'ina'i* parce que je suis fière d'être une danseuse et fière d'avoir été choisie pour cette aventure.

H. Mongarde : C'est comme une évidence. *Pina'ina'i* c'est le rendez-vous des amoureux des mots, des pas, des gestes. Ce sont ces mots qui résonnent et qui raisonnent en nous. C'est toujours un réel honneur que de prendre part à ce rassemblement. Il ne s'agit pas simplement de danser ou de faire danser les mots, c'est surtout partager, porter la parole-pensée en toute liberté. Merci pour ce privilège.

H. Hiro-Tehei'ura : Moana'ura m'a proposé de participer à ce projet avant la première édition de *Pina'ina'i* en 2011. J'ai rapidement accepté.

La nouvelle approche de la danse qui vient en soutien des mots m'a intriguée et j'étais curieuse de savoir comment cela pouvait se concrétiser. Je suis depuis de longues années admirative du travail artistique de Moana'ura. Je voulais connaître et comprendre son univers dont je suis encore loin d'avoir découvert tous les aspects. Je participerai à *Pina'ina'i* aussi longtemps que l'on me permettra de le faire.

Y a-t-il des difficultés, des défis, des découvertes, des plaisirs particuliers liés à la danse, à votre participation pour Pina'ina'i ?

T. Jamet : Les textes sont majestueux... un plaisir de pouvoir les partager en art corporel. Des défis certes, à la hauteur de cet événement... à notre hauteur. Une confiance règne et la magie opère.

T. Taimana : Le style de danse de *Pina'ina'i* est particulier à notre chorégraphe et c'est ce qui fait notre richesse. Notre richesse et ce qui peut être difficile est l'interprétation que nous devons mettre dans nos danses. Nous devons également être très attentifs à notre musique également particulière. Nous devons donc nous contorsionner ou danser sur des gouttes ou des grillons, c'est un enrichissement constant.

H. Mongarde : Il n'y a que des défis, que des découvertes, que des difficultés et que des plaisirs. On se découvre, on se défie mais surtout on se fait plaisir. Aucune lourdeur, aucune

contrainte. On est prisonnier volontaire et on en redemande. On veut se dépasser se surpasser.

Au-delà de la technique requise il y a surtout les expressions que nous devons travailler. Les inspirations, expirations, respirations ou comment souffler sans s'essouffler.

H. Hiro-Tehei'ura : Il y a tout cela dans *Pina'ina'i*. Les difficultés sont plutôt d'ordre technique. Les pas de danse sont particuliers et généralement difficiles à maîtriser, d'autant que la scène a elle-même une configuration sur laquelle le danseur n'a pas l'habitude d'évoluer. Mais on revient toujours parce qu'il y a une atmosphère pleine de magie qui découle de ce spectacle. C'est un monde à part, on joue sur les mots, avec les mots, on les interprète par les gestes et on finit par les comprendre dans toute leur substance.

J'ai découvert à travers chaque édition la littérature de notre Pays que je pensais quasi-inexistante jusqu'à maintenant. Elle est riche autant dans la profusion que dans la qualité. Je suis fier de pouvoir être au contact de ces auteurs qui sont les défenseurs de notre culture, ils en constituent même le socle.

Aux lecteurs (auteurs, 'orero...)

Qu'est-ce qui vous a porté à faire des lectures ou à écrire pour Pina'ina'i ?

V. Taimana : L'engouement pour la théâtralité. Les textes sont lus, récités ou interprétés avec les émotions qu'ils drainent, il y a des tentatives intéressantes où la lecture s'efface le temps d'une scène et réapparaît pour une mise à distance entre le spectateur et le lecteur et s'ouvrent alors les mots distillés venant d'une introspection trop longtemps retenue dont l'émergence invite à l'empathie ou à être l'étranger de quelques tournures inédites en langue française ou des mots anciens et formulations propres à nos langues vernaculaires.

Lorsque la combinaison des textes en langues autochtones et des danses polynésiennes s'exécutent sur des musiques empruntées à la variété internationale, l'ensemble devient inattendu. Lorsque l'accompagnement sonore est une re-création rythmique mêlant nos percussions à des sons numériques il devient surprenant. Ces compositions sonores amènent une excitation mentale qui permet de saisir la confrontation décalée, inattendue, partagée et finalement acceptée. Une exaltation qui se nourrit aussi de la diversité des situations décrites dans les textes augmentées par les effets sonores révélant parfois des univers douloureux, tragi-comiques et/ou perturbants. Le rôle alors de la danse est-il d'amoindrir les soubresauts sarcastiques et parfois caustiques de la narration ? Ou encore, la danse fait-elle office

de fil nous retenant à nos traditions ? Surtout lorsque l'exploration devient trop expérimentale.

En tous les cas, la danse existe avec une forte présence visuelle, sensuelle qui envoûte, nous plonge et rallonge la captation spatiale. La dualité texte et musique s'interconnecte et se déconnecte et dans cet ensemble évolue la danse complice de la musique mettant en forme sa représentation spatialisée à travers la gestuelle et l'expression des corps propres à la Polynésie. Parfois la danse se met au service du texte et quelquefois en décalage. La trilogie des disciplines, littérature, danse et musique, qui se joue fait naître d'autres sensations qui jusqu'alors ne faisaient pas partie de notre univers culturel conventionnel mais qui au fil du temps et des influences feront leur place dans nos références.

O. Purue-Colombani : Une motivation pour faire connaître et partager à travers mes écrits et la lecture, les mémoires lointaines, authentiques de la vie et culture mangaréviennes. C'est laisser des traces et répercuter ses sonorités pour éviter sa disparition. Une quête pour ma part, pour sauvegarder ma langue.

M. Grand : *Pina'ina'i* est une formidable tribune pour les textes autochtones. C'est un honneur pour moi de participer à la promotion de notre littérature, cause qui nous (me) dépasse individuellement mais qui nous rassemble au sein de Littérama'ohi : quand nous sommes sur le Paepae-a-Hiro, prêts à offrir au public le meilleur de nous-mêmes, j'ai l'impression que nous ne sommes qu'un, portant et portés par tous les auteurs de notre pays, ceux du passé, ceux du présent et ceux à venir.

H. Grand : Cet acte fort de célébrer la littérature autochtone de notre pays.

Pourquoi avez-vous décidé de participer à cet événement, et de continuer à lire et/ou à écrire pour Pina'ina'i ?

V. Taimana : En faisant le choix personnel de soutenir les arts visuels polynésiens et en particulier les expressions artistiques contemporaines de nos cultures polynésiennes, je ne pouvais refuser l'invitation de Moana'ura Tehei'ura, de rejoindre l'équipe déjà en place depuis quatre années afin de tenir le rôle d'un lecteur/comédien. C'est aussi pour soutenir une culture vivante et surtout accessible à tous et pour tous. La gratuité de l'événement me conforte dans cette idée. *Pina'ina'i* tient une place de plus en plus importante dans le paysage culturel de la Polynésie du XXI^e siècle.

O. Purue-Colombani : *Pina'ina'i* est une conception originale, unique qui se rapproche de la comédie musicale ou théâtrale, réalisée et adaptée par notre réalisateur-chorégraphe averti et exigeant, Moana'ura. C'est un honneur pour

PHOTO 7. – *Pina'ina'i* 5.15 Ne ferme pas ton cœur - Heinarii Grand, Hitihiti Hiro-Tehei'ura (© R.-J. Devatine)

moi d'écrire et de participer au *Pina'ina'i*. La rencontre et le contact avec des personnes intergénérationnelles permettent une évolution riche et mature, orientée vers plus de connaissances et de compréhension.

M. Grand : Parce que je ne me considère pas vraiment comme une auteure comparée à nos grands écrivains autochtones, et que si je défends l'idée qu'il faut lire et écrire, que chacun de nous peut le faire et est légitime de le faire, je me dois de donner l'exemple.

H. Grand : J'y ai participé pour la première fois avec le sentiment de contredire le déni ambiant concernant notre littérature. Comme si notre autochtonie n'avait jamais « mûri » jusqu'à l'écrit, qu'elle n'avait jamais su relever son défi. C'était et c'est toujours pour moi une des manières les plus profondes de réfuter ces inaptitudes, de les désagréger même, dans notre intégrité.

Comment concevez-vous votre lecture ou le choix de votre texte pour Pina'ina'i ?

V. Taimana : C'est une distribution de textes savamment orchestrée par Moana'ura, qui après des justifications personnelles passionnées dans une gesticulation théâtrale dont lui seul a le secret, vous tend un texte dont le contenu et la portée vous mettent, de prime abord, dans une

situation peu confortable. Dans un deuxième temps, comprendre l'atmosphère dans lequel le metteur en scène souhaite faire exister le dialogue des sentiments invoqués. L'intérêt de la découverte du texte passe par l'entretien avec l'auteur pour avoir des précisions sur la genèse de son écrit, l'état d'esprit dans lequel il se trouvait pour décrire ces sentiments ou les situations. Cette phase amène à concevoir une tentative d'interprétation qui se rapproche de l'univers de l'auteur en essayant toutefois de s'en extraire pour une réinterprétation plus personnelle.

O. Purue-Colombani : Chaque année, je sou mets un texte de mon inspiration à partir d'une légende ou d'un vécu, donc un choix libre. Le gros travail de montage, construction de la trame relève du réalisateur-chorégraphe. Sous sa houlette, le texte est intégré dans un thème et je me dois d'interpréter sa lecture théâtrale selon ses objectifs culturels à atteindre.

M. Grand : Le choix peut se faire sur un coup de cœur, un texte que j'ai lu et que j'aime particulièrement, ou parce que j'ai envie de transmettre un message en particulier, ou parce que l'on me propose un texte en accord avec le thème du *Pina'ina'i*.

H. Grand : Différemment chaque année, il y a une vraie instantanéité dans cette expérience, quand bien même la préparation du spectacle

de semaines. L'important, c'est cette autochtonie qu'on incarne en particulier et cet ensemble qu'on révère. Pour le reste, il faut lâcher prise. Les pré-conceptions se diluent comme si la conviction devait vibrer nue. C'est peut-être ça aussi la puissance de *Pina'ina'i*.

Y a-t-il des difficultés, des défis, des découvertes, des plaisirs particuliers liés à la lecture à Pina'ina'i ?

V. Taimana : La difficulté réside dans le peu de temps à consacrer aux répétitions car nous sommes tous engagés dans des métiers différents et du temps à consacrer à une vie sociale et familiale capteuse d'énergie.

O. Purue-Colombani : Rien n'est immuable, tout est découverte et nouveauté avec son lot d'anxiétés, de mésestime, de manque de confiance (suis-je capable ou pas), enfin un défi contre le démon de la timidité, de la réserve, de la peur du ridicule. Ou des plaisirs et fierté certains lorsque je surmonte, je dompte ces difficultés sans omettre l'esprit de solidarité qui s'installe au sein de l'équipe : une famille d'artistes.

En vérité, une victoire sur moi-même et une reconnaissance envers le mentor, toujours en quête de la perfection. Une stimulation à aller de l'avant, à vaincre les doutes, les craintes de l'échec.

M. Grand : Oh oui ! S'exposer au public, découvrir de nouveaux textes, se dépasser pour la cause, se rassembler pour elle dans un spectacle qui ne se cantonne pas à la lecture publique mais offre de véritables mises en scènes qui bouleversent nos confortables habitudes... c'est à la fois difficile et addictif. Aucun autre spectacle n'allie textes, musiques, danses et mises en scène comme *Pina'ina'i*, c'est une chance d'y participer.

H. Grand : Oui, tout ça, assurément. Vivre *Pina'ina'i* de l'intérieur est intense et exigeant aussi. J'ai dû me dépasser à chaque édition et j'ai appris beaucoup grâce à ça. J'ai aussi appris au contact des autres participants, puisque nous vivons cette aventure côte à côte. *Pina'ina'i* ne laisse pas indenne, il crée volontairement des collisions intérieures, mais il ne s'agit pas de chocs traumatiques. Quelque part, ces chocs sont libérateurs.

Taraua Devatine : C'est agréable d'être dans un groupe.

En quoi la lecture à Pina'ina'i se distingue ou se rapproche-t-elle des autres lectures, de celles au marché ?

O. Purue-Colombani : Tous les textes sont écrits et lus par des autochtones. De plus en plus, ils se dévoilent, s'affirment et revendiquent leur identité, leur culture. Au marché, c'est la lecture expressive en langues polynésiennes et c'est la rencontre des gens de différentes ethnies des milieux socioculturels.

M. Grand : *Pina'ina'i* est un spectacle à part entière né du génie créateur de notre concepteur, metteur en scène, chorégraphe... un formidable édifice auquel chaque auteur, lecteur, danseur apporte sa pierre. Cela demande davantage de travail qu'une lecture au marché et ne laisse pas de place à l'improvisation, mais le résultat en vaut largement la peine. Chaque année le public vient plus nombreux.

H. Grand : *Pina'ina'i* se distingue par la mise en scène des corps, danseurs et lecteurs compris. Il y a une forme d'exposition et de conscience de soi qui n'est pas comparable aux autres lectures publiques. Le fil qui assure la cohérence de toutes ces actions et notre cohésion au sein de Littérama'ohi, c'est la cause, l'engagement pour l'écrit et pour tous ces messages qui composent notre autochtonie.

Aux spectateurs

Quelle a été votre réaction devant Pina'ina'i ?

Tokai Devatine : *Pina'ina'i*, c'est l'heureux résultat d'une année d'attente. Alors même que nous ne sommes pas habitués à apprécier cette association simultanée de représentations culturelles, *Pina'ina'i* nous semble pourtant familier dans le contenu des messages délivrés. *Pina'ina'i* nous surprend et nous enchante par le fait que ces lectures permettent de nous raconter. C'est un nouveau territoire d'expression qui s'ouvre en Polynésie.

Pina'ina'i est une navigation à bord de la pirogue des arts qui nous transporte sur notre océan intérieur, celui que nous redécouvrons, explorons, sondons et partageons. Je ressens une émotion semblable à celle qui surgit devant un événement déterminant de la création de la Polynésie du ^{xx}e siècle.

Lorsque j'assistais aux éditions de *Pina'ina'i* en 2012-2013, une envie d'y participer s'emparait de moi ou du moins celle d'assister à la mise en place de la manifestation. En 2014, c'est ce que je fis, et en 2015, j'y participe en tant que lecteur.

Parfois, je suis un peu perplexe devant certains tableaux... J'ai envie d'apprécier uniquement les textes, d'écouter davantage les arrangements musicaux inédits qui sont de véritables œuvres tels les textes, les chorégraphies. Mais j'apprécie les « surprises » créées par des trésors de mise en scène dans lesquels textes, musiques et danses trouvent un équilibre et se subliment mutuellement. Des moments qui ancrent la manifestation dans les mentalités et qui participent au succès de *Pina'ina'i*. Il y a un gros travail fourni par Moana'ura Tehei'ura, Jeff Tanerii, les danseurs et les interprètes.

H. Ah-Lo : C'est un public averti, intéressé qui est présent à *Pina'ina'i* ! Il y a là une culture

PHOTO 8. – *Pina'ina'i* 5.15 Lecture de *Littérama'ohi* - Chantal T. Spitz (© Florent Collet, *La Dépêche de Tahiti*)

d'une élite intellectuelle, des gens qui ont fait des études, qui comprennent le texte. Ce sont des métro et des demis. C'est un réseau culturel et intellectuel. Il y a tout un aspect de revendication culturelle face aux colonisateurs, aux instances politiques, présent à Tahiti où longtemps peut-être des Tahitiens ont souffert ! Venant des Marquises [de Ua-Pou], je ne sais pas trop. A Tahiti, plus de personnes ont pu sortir de l'île, voir comment c'était ailleurs, et se rendre compte de ce qui se passait chez eux ! Pendant longtemps, on a un peu muselé la parole !

Pina'ina'i est un lieu de parole libérée, un peu comme *Le Cercle des poètes disparus* ! C'est l'image que j'ai du *Pina'ina'i* : un cercle de penseurs vivants ayant une parole libérée !

Tout sort du *Pina'ina'i* : la revendication ; l'illustration d'un passé ; un passé douloureux pour certains ; un présent qui évolue ; un présent qui fait peur aussi.

Taraua Devatine : A la fois intéressé et pas intéressé, en accord et pas en accord, avec certains textes, avec certaines mises en scène.

K. Taimana : *Pina'ina'i* me procure toujours un grand plaisir, c'est pour moi un très bel événement culturel et artistique qui met en avant toutes les capacités incontestables des Polynésiens, et dont je suis très admirative. Plusieurs émotions y sont mêlées : joie, bonheur, tristesse, souffrance, nostalgie, empathie... réflexion sur soi, sur autrui.

Comment apparaît le travail sur les textes, par les corps ?

Tokai Devatine : En tant que spectateur, ce n'est pas du théâtre, c'est autre chose. Il s'agit d'une véritable interprétation de textes. *Pina'ina'i* permet une superposition de narrations.

K. Taimana : Tantôt les corps accompagnent, supportent le texte, tantôt les corps complètent, illustrent les mots, tantôt les corps libèrent, allègent le verbe.

V. Tura : Cohérent, très harmonieux, bien à propos. Le jeu entre le texte et la danse était provocateur. Cela a été bien imaginé, bien joué. J'ai trouvé ça très beau. Je me suis sentie dans mon élément.

Que dire de la danse, de la musique lors de Pina'ina'i ?

Tokai Devatine : La liberté d'expression :

« Liberté, J'écrirai ton nom !
Je le déclamerai,
Je l'entendrai,
Je le mettrai en musique,
Je le danserai ! »

Que dire de la chorégraphie, de la mise en scène de Pina'ina'i ?

Tokai Devatine : Les chorégraphies sont modernes mais restent très proches de la danse tahiti-

PHOTO 9. – « Et ressortent les racines de l'arbre mûrissant » (F. Aurima-Devatine) (© Florent Collet / *La Dépêche de Tahiti*)

tienne. Tantôt Moana'ura transgresse les codes de la danse, tantôt y revient. C'est un équilibre qui peut nous apprendre beaucoup sur la définition contemporaine du *'ori Tahiti*. Jusqu'à quel point les danses sont-elles toujours de la danse tahitienne ? La démarche de chorégraphes comme Moana'ura est très importante pour le monde de la danse en général. La musique y tient une place très importante.

Que dire des textes et des lectures par les lecteurs, lectrices ?

Tokai Devatine : De ce que j'en ai retenu, de ce à quoi j'ai été sensible, les textes sélectionnés témoignent d'une conscience autochtone du genre, de la mémoire, de l'histoire, de l'autodétermination, des préjugés, du concept culturel, du ras-le-bol.

Taraua Devatine : Il y a des textes que l'on comprend et d'autres, pas ; des textes qu'on aime et d'autres, pas. Ce qui est bien, c'est de sentir que ce que les gens pensent peut sortir, être exprimé, et que les gens – aussi bien auteurs, lecteurs que spectateurs – ne restent pas bloqués sur ce qu'ils ressentent.

À Flora Aurima-Devatine

Pourquoi Pina'ina'i est important pour vous ?

Pina'ina'i est dans le droit fil de *Littérama'ohi*, cet espace de publication, de partage, de soutien, offert à ceux qui écrivent. *Pina'ina'i* est un

lieu, un moment de partage, d'interprétation des textes écrits, publiés ou non, avec les mots mis en scène, en danse, en musique, une manière ludique de faire connaître la littérature autochtone. *Pina'ina'i*, ce sont avant tout les jeunes, danseurs et danseuses expérimentés, superbes, lecteurs, auteurs, poètes, artistes, interprètes, orateurs magnifiques, autour de Moana'ura, metteur en scène, chorégraphe, d'un talent indéniable, d'une belle sensibilité, humanité. C'est l'appropriation par les jeunes de la Culture, de la Littérature, de la Poésie.

À Chantal T. Spitz

En 2015, Pina'ina'i est consacré à l'œuvre de Flora Aurima-Devatine. Vous avez été l'initiatrice de cette idée. Comment vous est-elle venue ? Les enjeux de Pina'ina'i cette année seront-ils différents des autres années ?

Il y a quelques années, nous avons initié, grâce à Aimeho Charoussset, membre de *Littérama'ohi*, une réflexion sur les pertes immenses de savoirs à chaque fois qu'un détenteur de ces savoirs meurt et sur les discours de reconnaissance publics grandiloquents qui rendent hommage tardivement aux détenteurs de savoirs. Partant du modèle de « trésors vivants » japonais, nous avons au fil des discussions convenu que nos « trésors vivants » seraient des « porteurs de patrimoine » et nous en avons fait le thème du dossier du dernier numéro de la revue. Pour être en cohérence avec nos réflexions, il m'est apparu évident que

PHOTO 10. – *Pina'ina'i* 5.15 (© R.-J. Devatine)

nous devons nous-mêmes entamer le processus de reconnaissance de nos porteurs de patrimoine dans le domaine de la littérature. Flora Aurima-Devatine me paraissait la seule digne de cette reconnaissance. J'ai donc soumis à Moana'ura l'idée de rendre hommage à Flora au travers de *Pina'ina'i* 5.15 et, après son accord, la proposition a été soumise aux membres de l'association qui se sont montrés enthousiastes, non seulement de la possibilité de rendre hommage à Flora, mais aussi de l'occasion de connaître un peu mieux son œuvre puisque nous lirons ses textes.

Les quatre premières éditions de *Pina'ina'i* ont permis de présenter aux publics un large éventail d'auteurs autochtones parmi lesquels beaucoup étaient peu connus voire inconnus. Elles ont aussi été un tremplin pour des auteurs qui n'avaient jamais publié ni partagé leurs textes et certains sont devenus auteurs assidus.

Pina'ina'i 5.15 a pour ambition d'affirmer que les patrimoines sont vivants et continuent d'être vivants malgré le peu d'intérêt qui leur est porté par la société en général, d'inciter au travers de la reconnaissance de Flora les autres à la reconnaissance d'autres porteurs de patrimoine avant qu'ils ne disparaissent, de faire découvrir aux publics la pensée foisonnante profonde et originale de Flora qui reste très peu connue dans notre pays à cause de sa discrétion, de son humilité et le manque de publications locales, de permettre à l'association littéraire dont elle est à l'origine

de rendre hommage à sa vie d'engagement et son immense œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

- AURIMA-DEVATINE Flora, 2015. Femme, in L'importance de la femme en Polynésie (2013), in A. Brochet (éd.), *Pacifique*, L'Atelier, Tahiti, 2015, p. 42.
- BIET Christian et Christophe TRIAU, 2009. La comparution théâtrale. Pour une définition esthétique et politique de la séance, *Tangence* 88, pp. 29-43.
- CASTRO Estelle, 2013. Axiopraxis et reconnaissance en mouvement. Festivals et production artistique autochtone océanienne comme lieux de production politique du culturel, in L. Dousset, B. Glowczewski et M. Salaun (eds), *Les Sciences humaines et sociales dans le Pacifique Sud*, Marseille, Pacific-Credo Publications, pp. 207-228.
- GOBRAIT Valérie, 2012. Vers Reva, *Littéramā'ohi* 20, p. 50.
- TEHEI'URA Moana'ura, 2012. Editorial. Dossier *Pina'ina'i*. Echo de l'esprit et des corps, *Littéramā'ohi* 20, p. 9.
- VAITIARE, 1980. *Humeurs*, Polytram, Tahiti.

Laurent DOUSSET

Mythes, missiles et cannibales

Le récit d'un premier contact en Australie

SOCIÉTÉ DES OCEANISTES

Paris 2011

Publications de la Société des Océanistes 50

2011, 198 p., bibliographie, index, 2 cartes et 2 illustrations en noir et blanc - 19 €.
En vente sur <http://oceanistes.org/oceanie/spip.php?rubrique29> avec paiement en ligne